



BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
de la MAIRIE
du XIII^e Arrondissement

La Nouvelle Revue

(Trentième année)

TROISIÈME SÉRIE

TOME VII

Janvier - Février 1909

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

80, RUE TAITBOUT, 80

PARIS

Pe 8° 1641



L'ENFANCE DE L'HUMANITÉ

Parmi les problèmes qui, de tout temps, ont hanté le cerveau humain et dont la solution définitive est encore incertaine, l'un des plus troublants est celui qui a pour objet l'origine de l'homme. Tour à tour, les écrivains religieux, les philosophes, les savants, en ont abordé l'étude, mais leurs conclusions diverses, quelquefois même contradictoires, sont souvent basées sur des considérations mystiques et étrangères aux données de la science ; aussi, malgré l'attrait captivant qu'exercent ces travaux sur tout esprit curieux, n'essaierons-nous pas ici de discuter des opinions si différentes, ni de concilier les théories modernes avec les traditions bibliques. Notre seul but, dans ce bref article, est de montrer l'intérêt que présente pour l'histoire de l'*Homo sapiens* la récente découverte, dans la Corrèze, d'un squelette fossile appartenant au plus ancien type humain connu, et, à ce propos, d'énumérer sommairement, sans prendre parti, les faits scientifiques importants et indiscutables qui servent de base à l'anthropologie préhistorique.

De quand date l'Humanité ? Et à quels signes peut-on reconnaître l'existence de l'homme à la surface de la terre ? Le mystère le plus impénétrable entoure encore l'époque exacte et les circonstances de la naissance du premier « hominien », car la présence d'un être méritant ce nom ne peut nous être révélée que par les manifestations subsistantes de son industrie rudimentaire ou par ses propres ossements dont l'âge géologique nous est indiqué, soit par la stratigraphie du terrain, soit par la faune fossile contemporaine qui, ainsi que chacun le sait, est très caractéristique des périodes successives de transformations qu'a subies notre globe.

Il n'est pas douteux que l'homme vivait, en particulier dans l'Europe centrale, dès le début du quaternaire, mais il semble bien qu'il faut chercher ses traces en des temps encore plus lointains de nous et qu'à l'époque tertiaire l'homme ou le préhomme

a existé. Dans ces dernières années, à propos des éolithes, des discussions, non encore closes, se sont engagées à son sujet, et ces discussions ont été si vives qu'elles ont fait grand bruit dans le petit monde des archéologues qui s'occupent de préhistoire. On appelle éolithes des pierres qui ont la forme d'outils primitifs et grossiers ; on les reconnaît, ou on croit les reconnaître, à la présence de « retouches » c'est-à-dire de petits éclats disposés d'une façon systématique et qui ont l'air d'avoir été faits dans le but d'adapter ces instruments à un emploi spécial. En réalité, ce ne sont pas des pierres taillées ou éclatées de forme intentionnelle, mais, seulement des formes naturelles utilisées. Or, si beaucoup de ces éolithes se rencontrent dans les gisements quaternaires mêlés à des outils plus perfectionnés, de très grandes quantités ont été exhumés de terrains plus anciens ; et de la rencontre d'instruments similaires, on en a conclu à l'existence dès le milieu de l'ère tertiaire, soit de l'homme, soit de son précurseur immédiat, auteur de ces silex retouchés. Cette théorie a pris corps, en 1867, lors des fouilles de l'abbé Bourgeois, mais si elle a conservé des partisans fidèles comme M. Rutot, elle a été combattue, au moins dans l'absolutisme de ses conclusions, par de nombreux savants, parmi lesquels l'éminent directeur de l'Anthropologie, M. le professeur Boule. Celui-ci considère en effet qu'on manque de critérium pour juger si un silex a été utilisé et retouché ou non, et qu'il est imprudent de croire à l'existence d'un être humain, en des temps géologiques si reculés, en l'absence de tout témoignage direct, c'est-à-dire sans aucun document ostéologique ; de plus, il a la ferme conviction que des éolithes, c'est-à-dire des pierres ayant toute l'apparence d'avoir été taillées, peuvent être produits par des causes naturelles.

Cette dernière opinion est fondée sur des découvertes faites en plusieurs localités de l'Auvergne et du Velay où toutes les alluvions anciennes ayant un caractère torrentiel contiennent des éolithes. En outre, le hasard, ou plus exactement l'industrie moderne, s'est chargée de fournir au savant paléontologiste un nouvel argument. Il y a, à deux kilomètres au sud-est de Mantes, sur la rive gauche de la Seine, une usine qui fabrique du ciment en mélangeant de la craie et de l'argile plastique. La craie renferme, comme toujours, des rognons de silex qui sont rejetés par l'exploitation, mais les ouvriers par inadvertance en versent quelques-uns dans les grandes cuves dites délayeurs où se fait le mélange avec de l'eau ; la masse pâteuse y est animée d'un mouvement giratoire d'une vitesse analogue à celle du Rhône en

temps de crue. Les cailloux de silex sont donc soumis pendant une période de vingt-neuf heures à des milliers de chocs mutuels dont on perçoit parfaitement le cliquetis, semblable au bruit d'un torrent qui roule des pierres, et subissent ainsi, dans les délayeurs, les actions dynamiques d'un tourbillon artificiel comparables à celles d'un cours d'eau naturel. A leur sortie de l'appareil, ils offrent tous les caractères des anciens graviers de rivières et si, parmi eux, la plupart sont devenus des galets roulés, un grand nombre présentent de véritables « retouches » au sens donné à ce mot par les partisans de la théorie des éolithes.

De cette étude, on ne peut donc tirer aucune conclusion ferme relativement à l'existence de l'homme tertiaire et il en est malheureusement de même des autres documents qui n'entraînent pas davantage de conviction absolue; ils méritent néanmoins d'être signalés. C'est d'abord le Pithécanthrope trouvé à Trinil, dans l'île de Java, en 1894, par le docteur Eugène Dubois. On a donné ce nom à un être qui paraît intermédiaire entre l'homme et les singes anthropoïdes et dont on a recueilli dans une couche de lave, à côté d'ossements d'animaux de l'époque pliocène, des fragments du squelette : partie supérieure du crâne, un fémur et deux dents molaires. De certaines analogies, le docteur Dubois avait cru pouvoir conclure que ces vestiges étaient ceux de l'homme tertiaire ou plus exactement de l'être qui forme le chaînon reliant notre généalogie à l'ancêtre qui nous est commun avec les singes, et depuis 1894, c'était la conviction unanime; mais récemment des doutes ont été émis sur l'âge du gisement que certains naturalistes croient plus moderne que le pliocène et il s'ensuit que tout l'échafaudage de la descendance par l'intermédiaire du Pithécanthrope s'écroule et que d'aïeul vénéré ce fossile célèbre déchoit au rang d'arrière-petit-cousin. Il est en effet assez difficile de se prononcer dans des circonstances aussi délicates, car toute la région de Trinil est volcanique et des bouleversements ont modifié l'allure régulière des couches géologiques.

Dans une toute autre partie de la terre, en Patagonie, pays déjà célèbre par ses richesses paléontologiques à l'étude desquelles Gaudry a consacré les dernières années de sa vie et qu'une faune disparue très abondante et très spéciale a fait considérer par bien des savants comme un centre de création, M. Ameghino a exhumé du gisement de Monte-Hermoso un fémur et une vertèbre qu'il attribue à un hominien fossile; il le désigne sous le nom de *Tetraprothomo*. Par sa taille très petite (1 m. 05 ou 1 m. 10

tout au plus), par les caractères de son fémur et de son atlas *Tetraprothomose* présente comme un type morphologique en pleine évolution vers le genre *Homo*. Son antiquité géologique, Monte-Hermoso étant du miocène supérieur, s'accorde bien avec cette conclusion, car nous savons que les premières espèces d'un rameau phylétique sont toujours de petite taille de même que les dernières sont gigantesques, et à l'appui de cette règle biologique, il suffit de contempler la disparition progressive des animaux de grande taille, éléphants, baleines, par exemple, telle qu'elle a lieu sous nos yeux ou de se souvenir qu'à l'époque secondaire les derniers survivants du groupe des dinosauriens furent énormes comme en témoignent les vestiges du *Diplodocus* et de l'*Atlantosaurus* retrouvés en Amérique, ou du *Bothriospondilus* à Madagascar. Toutefois, malgré cette logique séduisante, comme le fait remarquer avec beaucoup de justesse M. Boule, dans un compte-rendu qu'il a publié du travail de M. Ameghino, c'est peut-être bien hardi de tirer des conclusions aussi importantes d'un fémur et d'une vertèbre cervicale.

Quoiqu'il en soit, si tous ces documents ne permettent pas d'affirmer scientifiquement l'existence de l'homme tertiaire, ils tendent à la montrer comme probable. D'autre part, l'argument qui consiste à dire que les outils nommés *chelléens*, c'est-à-dire les silex authentiquement les plus anciens, ont des formes trop parfaites, accusent une technique trop savante pour qu'ils n'aient pas été précédés par une industrie d'ordre inférieur n'est pas sans valeur et est certainement en faveur d'un homme préquaternaire. En outre, dans ces recherches qui, en somme, ne relèvent que de la paléontologie, il faut tenir grand compte d'un phénomène qui a joué un rôle important dans l'histoire et le développement de tous les groupes zoologiques, le phénomène des migrations. Rien ne prouve que l'évolution du genre humain se soit faite sur place et nous avons peut-être tort de nous efforcer de chercher en Europe tous les termes de sa généalogie. Il est très possible que l'Homme ait apparu brusquement dans nos pays, au début de l'ère quaternaire, en même temps que la faune de mammifères dont il fait partie et dont les éléments sont forts différents de ceux qui composaient celle du pliocène. « Comme paléontologiste, et ce sont les propres termes de M. Boule, je crois fermement à l'existence de l'homme tertiaire ; je ne doute pas qu'on trouvera un jour ses traces irrécusables sur quelque point du globe. »

Le début des temps quaternaires a été marqué géologiquement

par une succession de périodes glaciaires et interglaciaires qui ont entraîné de grandes modifications dans l'Europe centrale, et en particulier en France, non seulement au point de vue de l'étendue des régions habitables, mais encore dans les conditions biologiques, car d'un changement de climat résulte de profondes diversités dans la composition de la faune et de la flore. Or, les géologues admettent généralement deux cycles, et c'est après la première extension des glaciers qu'on trouve les traces certaines les plus anciennes de l'existence d'un être humain. La température était alors chaude, l'éléphant antique et le rhinocéros de Merck vivaient sur les rives de la Seine et dans toutes les vallées avoisinantes.

A la vérité, sauf peut-être une mâchoire inférieure provenant de fouilles effectuées aux environs d'Heidelberg, il faut avouer qu'on n'a encore retrouvé aucun ossement de l'homme de Chelles (Seine-et-Oise) ou de celui de Saint-Acheul (Somme) mais dans ces deux gisements, les premiers découverts de cette époque archéologique et à laquelle ils ont donné leurs noms, des armes et des outils ont été recueillis par milliers. Ils sont mieux travaillés que les éolithes et de dimensions plus considérables ; on reconnaît déjà des instruments destinés à des usages spéciaux tels que perçoirs, racloirs, disques, ainsi que des haches en forme d'amande dites amygdaloïdes qui sont considérées par beaucoup d'anthropologistes, de Mortillet entre autres, comme caractéristiques de cette époque. Nous n'avons naturellement presque aucun renseignement sur la vie du sauvage de Chelles ou de Saint-Acheul, pas plus que sur son anatomie. On peut cependant remarquer que ses besoins devaient être assez limités au point de vue du vêtement et de l'habitation, étant donné le climat chaud qui régnait à cette époque. Les individus de cette race ne paraissent pas avoir fréquenté les grottes comme demeures ou comme refuges, mais au contraire avoir établi leurs campements dans les vallées ouvertes, sur le bord des rivières où, semble-t-il, la vie matérielle leur était plus facile.

Après l'époque de Saint-Acheul, les glaces ont envahi une partie de l'Europe, le climat est devenu rigoureux, les éléphants et les rhinocéros de Merck ont été remplacés par des mammouths et des rhinocéros à narines cloisonnées, tous deux couverts d'épaisses toisons destinées à les protéger du froid. L'homme de cette époque dite moustérienne en souvenir de la petite localité du Moustier en Dordogne, a dû se réfugier dans les grottes tant pour y chercher un abri contre la température que pour se proté-

ger contre les dangers qui le menaçaient. On connaît un assez grand nombre de débris ayant appartenu à l'homme moustérien, notamment à Canstadt, près de Stuttgart, à Neanderthal dans la Prusse rhénane, à Spy, en Belgique et enfin tout récemment à la Chapelle aux Saints, dans la Corrèze. Cette dernière découverte complète et rectifie les données vagues et hypothétiques qu'on avait cherchées à déduire des documents précédents, car, pour la première fois, on a trouvé en place, bien daté, un squelette presque entier ; elle est due à trois prêtres qui sont de savants archéologues, MM. A. et J. Bouyssonie et L. Bardon. Ils ont donné de leur trouvaille un intéressant récit dont nous extrayons les renseignements suivants : la découverte date du 3 août 1908. Elle a été faite dans une *bouffia* (nom patois de grotte) située sur la commune de la Chapelle aux Saints (Corrèze) dans la vallée d'un petit affluent de la Dordogne. Cette grotte est un couloir très bas et sinueux qui s'enfonce dans un calcaire liasique. Une fosse était creusée dans le sol qui était à cet endroit vierge de tout remaniement, à 3 mètres environ de l'entrée, vers le milieu du couloir. De forme à peu près rectangulaire, elle avait comme dimension 1 m. 40 sur 0 m. 85, avec 0 m. 30 de profondeur. C'est là que gisait le squelette humain, étendu sur le dos, orienté est-ouest, la tête vers le couchant relevée contre le bord de la fosse et calée par quelques pierres, le bras droit replié de manière à ramener la main vers la figure, le bras gauche à peu près étendu, les jambes repliées. Comme autres particularités, signalons qu'au-dessus de la tête, il y avait plusieurs grands fragments d'os posés à plat, et, au voisinage, l'extrémité d'une patte postérieure d'un grand bovidé avec plusieurs os en connexion.

Au-dessus et autour, le gisement archéologique était riche en os brisés, ainsi qu'en outils de silex jaspoïdes et de quartz. Cet outillage est du beau et pur Moustérien, caractérisé par des racloirs abondants, des pointes en nombre moindre et quelques autres instruments variés.

La faune qui accompagnait l'outillage comprenait en grande abondance des débris de renne, d'un grand bœuf, d'autres plus rares de cheval, de marmotte, de bouquetin, d'un grand loup, une dent molaire de rhinocéros à narines cloisonnées, et enfin divers vestiges d'oiseaux. La contemporanéité du squelette avec une faune froide se trouve donc ainsi bien établie.

L'étude anatomique comparative de ce squelette préhistorique et en particulier du crâne avec celui d'un homme actuel mérite

aussi quelques mots. A première vue, on est frappé par des caractères différentiels saillants : l'absence de front qui donne à la tête un aspect aplati et hestial, le développement énorme des arcades sourcilières qui, aussi saillantes que sur le crâne de Neanderthal et chez les singes anthropomorphes, surmontent des orbites profondes et tubulaires, la position reculée du trou occipital qui indique que la tête n'était pas placée verticalement sur la colonne vertébrale, mais légèrement inclinée en avant ; il semble donc que notre Corrèzien de l'époque glaciaire se tenait plus souvent penché vers le sol que nous n'avons coutume de le faire maintenant, et que son cerveau n'avait pas encore atteint son complet développement qui est « la force qui a dressé l'homme sur ses pieds ». La face n'offre pas des caractères moins étranges que l'arrière-crâne ; par son prognathisme aggravé encore par le menton fuyant, elle mériterait plutôt le nom de museau. Quand on regarde d'en haut, par la *norma verticalis* comme disent les anthropologistes, la tête osseuse d'un homme actuel, on ne peut rien voir de la partie faciale ; tout au plus aperçoit-on, dans quelques cas, assez rares, le bout des os du nez ou la portion alvéolaire de la mâchoire supérieure ; chez notre individu, comme chez les singes les plus élevés en organisation, presque toute la face émerge en avant des arcades sourcilières ; le nez large et court est séparé du front par une profonde dépression : le maxillaire supérieur se projette en avant d'une seule venue au lieu d'être creusé entre les os nasaux et les pommettes par un sillon analogue à celui qui existe chez nos contemporains et qui se manifeste extérieurement, chez le vivant, par la ride qui s'étend des ailes du nez aux commissures des lèvres. C'est ce pli qui, par ses divers aspects, contribue le plus à donner à notre physionomie son air de gaieté ou de tristesse ; aussi son absence indique-t-elle une figure aux traits immobiles, sans expression, tout au plus capable d'un rictus analogue à celui d'un animal.

Nous avons vu plus haut que le squelette de l'homme de la Chapelle-aux-Saints avait été trouvé enterré ; c'est là un point sur lequel il est particulièrement intéressant d'insister et dont les conséquences philosophiques sont considérables ; car le fait qu'il y avait une véritable sépulture intentionnelle dans laquelle le mort était entouré d'objets qui indiquent une préoccupation de l'au-delà, autorise à accorder à ces êtres primitifs un embryon de vie spirituelle, une sentimentalité dont il est impossible de préciser la nature, peut-être religieuse, en tous cas bien curieuse à constater surtout si on la compare au peu d'intelligence dont

ils paraissent doués et à l'état rudimentaire de leurs outils et de leur industrie.

A la race néanderthaloïde dont l'individu de la Chapelle-aux-Saints est le représentant le plus parfait, a succédé l'homme de Solutré : c'est en effet au pied de la colline de ce nom, dans le département de Saône-et-Loire, que M. H. de Ferry a trouvé en 1867 les merveilleux instruments de pierre qui caractérisent cette époque. La station de Solutré est d'ailleurs célèbre ; elle se compose de cinq zones d'âges archéologiques différents dont l'une est formée par les débris de centaines de mille chevaux, ce qui lui a valu le nom de *magma de cheval*. On a longtemps épilogué sur l'origine et la cause de cette accumulation considérable de cadavres en un même point, mais il paraît maintenant prouvé de la manière la plus irrécusable que ces animaux entraient pour une bonne part dans l'alimentation des hommes de Solutré qui étaient des chasseurs émérites. Or, il y avait à cette époque dans nos contrées, d'énormes troupeaux de chevaux et soit pour des raisons de commodité de piégeage ou à cause de la proximité des grottes où ces sauvages habitaient, ils avaient fait de la base de la falaise de Solutré leur abattoir hippophagique.

Ce qui est surtout saillant dans les gisements de cet âge, c'est la quantité d'instruments en pierre et la délicatesse de leur travail. Le docteur Verneau qui a été très frappé de l'habileté manuelle que nécessite la fabrication de grattoirs en silex dont les deux côtés sont tranchants, une extrémité pointue et l'autre en biseau, de pointes de flèches de vingt centimètres de longueur en forme de feuille de laurier ou de noyer, a cherché à se rendre compte du procédé et a consacré à cette question un curieux passage de son ouvrage sur *les Races humaines*. Ce n'est qu'en 1881 qu'on est parvenu à connaître la technique de cette fabrication, après avoir observé les Fuégiens qui vinrent à cette époque au Jardin d'Acclimatation, et qui taillaient, dans des morceaux de verre, des instruments assez analogues, sous le rapport de la facture, aux armes rencontrées à Solutré. On se souvint alors que d'autres populations modernes taillaient des silex de la même manière. Les Esquimaux, les Indiens de la Basse Californie, les Australiens fabriquent eux aussi des armes et des outils comparables aux instruments quaternaires de l'époque de Solutré. Or tous ces primitifs n'emploient la percussion que pour dégrossir la pierre et ébaucher la forme de l'outil en détachant de petits éclats à l'aide de coups secs, légèrement appliqués. Le travail s'achève

en soulevant de petits fragments au moyen d'un poinçon en matière dure, généralement un os brisé, dont on presse fortement l'extrémité sur les aspérités de la pièce ébauchée. Ce travail, dit M. Verneau, se fait avec une facilité beaucoup plus grande qu'on ne le supposerait au premier abord. C'est sans doute un procédé analogue qu'employaient les hommes de Solutré.

La race de Solutré a été remplacée insensiblement par celle de Cro-Magnon dite de l'âge magdalénien ou du renne. Au point de vue physique, l'homme de Cro-Magnon ou de la Madeleine (grotte de la Dordogne qui fut signalée par MM. Lartet et Christy comme le premier gisement de cette époque) a acquis les caractères principaux de l'homme actuel, comme il est facile de s'en rendre compte par les nombreux documents qu'on possède et en particulier par le squelette complet trouvé à Menton par M. Rivière et qui figure dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle tel qu'il a été découvert. C'étaient des gens de grande taille, celui de Menton a 1 m. 85, et robustes comme l'indiquent les puissantes insertions que les muscles ont imprimé sur les ossements. La forme de la tête est cependant assez spéciale, car le crâne est allongé d'avant en arrière, il est dolicocephale pour employer le terme technique, tandis que la face est large et basse.

Cette race a joué un rôle considérable dans l'histoire de l'humanité, car après avoir peuplé toute l'Europe centrale, à la fin des temps quaternaires, lorsque le renne s'est retiré vers les régions septentrionales et que de nouvelles peuplades sont venues lui disputer le sol, la race de Cro-Magnon a émigré en diverses directions. Une de ces migrations s'est dirigée vers le Sud-Ouest, et après avoir franchi les Pyrénées, elle s'est répandue dans toute la péninsule ibérique d'où elle a gagné le nord de l'Afrique et elle a atteint l'archipel canarien. En Algérie, les Magdaléniens ont vécu jusqu'à l'époque romaine et aux Canaries leur type anthropologique s'est conservé à l'état de pureté presque jusqu'au xv^e siècle (D^r Verneau).

Partout où elle a passé, cette race vigoureuse a laissé des traces non seulement matérielles, mais aussi intellectuelles. L'homme de l'époque de la Madeleine a perfectionné encore la technique de l'industrie de la pierre taillée, que les habitants de Solutré pratiquaient déjà avec tant de maîtrise, mais c'est surtout pour travailler les os et principalement ceux de renne qu'il utilisait ses délicats outils de silex. On conçoit facilement en effet quels avantages les os avaient sur les pierres pour faire des pointes de lances, de flèches, des harpons, des aiguilles à coudre (le fil

était constitué par des tendons d'animaux ou par des lanières de peau); dureté très suffisante pour les emplois usuels, abondance de la matière première, facilité de travail et en susceptibilité d'être façonnés en formes très variées. Aussi les instruments de cette nature sont-ils très abondants dans toutes les stations de l'époque de la Madeleine et lui impriment-ils un cachet particulier.

A leurs qualités d'industriels, les hommes de la race Cro-Magnon joignaient un indéniable sentiment artistique; ils étaient graveurs, sculpteurs et peintres; leurs œuvres sont exécutées avec un grand souci de l'exactitude, mais avec une extrême naïveté. Tout le monde connaît ces objets d'art préhistoriques dont le Musée de Saint-Germain et le Muséum sont si riches; bâtons de commandant ornés en relief de têtes de cheval, bois de renne gravés, ivoires sur lesquels sont dessinés des mammouths, figurines humaines dont la plus célèbre est la Vénus impudique trouvée à Laugerie-Basse par M. de Vibraye. Quant aux peintures, qui sont exécutées à l'aide d'ocres de trois couleurs, elles décorent les parois de nombreuses grottes; on en a signalé jusqu'à présent 36, dont les plus belles comme conservation et comme richesse d'ornementation sont dans les Pyrénées, ou en Espagne, à Altamira, dans la province de Santander.

Par ce rapide coup d'œil jeté sur la vie et les œuvres des hommes à l'époque de la Madeleine, il est aisé de voir qu'à partir de ce moment l'Humanité est sortie de l'enfance. Par une gradation constante et insensible, elle va s'acheminer vers l'âge de la pierre polie auquel succéderont ceux du bronze et du fer car l'homme a commencé à développer ses facultés intellectuelles les plus élevées et il ne s'arrêtera plus dans cette voie.

G. GRANDIDIER.